

DES MOTS CONTRE LES MORTS

La Grande Guerre au prisme de Jean Giraudoux

« La guerre est très belle ici [...] Mais cela même me rend la guerre d'ici haïssable¹ ». Voilà ce qu'écrit Jean Giraudoux à Suzanne en juin 1915 alors qu'il prend part à l'expédition des Dardanelles. Giraudoux estime qu'il n'y a de guerre que contre les Allemands et imagine mal comment le corps expéditionnaire franco-anglais va les atteindre en s'en prenant à leurs alliés turcs dans ces Détroits emplis d'un charme tout oriental. « Belle », « haïssable »... on serait tenté de se servir de ces adjectifs pour mieux rendre compte de sa guerre, de sa très singulière expérience combattante.

Une guerre... « belle » ? Paradoxe ? Oui, comme de déclarer à la guerre : « Ô toi, je hais qui t'aime et je hais qui te déteste² !... ». Comme de penser, aussi bien, qu'une guerre puisse se révéler... joyeuse ? Rappelons comment Giraudoux présente à son amie Lilita *Lectures pour une ombre* :

La dernière partie vous plaira, car elle est triste et parfois sinistre. Les critiques en sont enchantés, car les embusqués ne pardonnent pas au soldat qui fait la guerre avec joie, et on trouvait inconvenant mon retour d'Alsace³.

Si l'on veut bien convenir que, d'une part, Giraudoux est un esthète pour le moins raffiné et que, d'autre part, la Grande Guerre (que Céline, dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) nomme « l'abattoir international en folie ») est une absurde et atroce « boucherie », cette conjonction de « beauté » et de « haine » chez l'auteur d'une *Adorable Cléo*, est-elle si

1 *Lettres à Suzanne*, CJG 31, Paris, Grasset, 2003, p. 181.

2 *Adorable Cléo* (AC), Paris, Émile-Paul, 1920, p. 220.

3 *Lettres à Lilita* (*Lilita*), édition établie, présentée et annotée par Mauricette Berne, Paris, Gallimard, 1989, p. 190.

étonnante ? Giraudoux ne veut-il pas en quelque sorte juguler l'horreur de la guerre par... la beauté des mots ?

Ce normalien lettré aime profondément la France et sa culture et entend bien les défendre⁴, mais il y a aussi quelque chose de physique, de charnel, dans la façon dont il vit cette guerre. On se souvient, du reste, que dans *Bella*, la guerre est associée à la nuit que Fontranges passe avec une prostituée. Lorsque la guerre se déclenche, Giraudoux vient de découvrir le plaisir avec Suzanne et il assimile volontiers – c'est notable – sa bien-aimée à... la patrie. Comment ne pas songer à la façon dont un autre combattant de 14/18, Apollinaire, évoque Lou en la comparant au canon de 75 ?

Patriote, Giraudoux aime aussi l'Allemagne. Le jeune diplomate germaniste avait effectué dix ans plus tôt un séjour outre-Rhin. En cette année 1914, dans le chapitre second de son roman *Simon le Pathétique* paru en feuilleton dans le journal *L'Opinion*, il vient d'ailleurs de confier aux Français avoir eu de bons camarades en... Bavière, d'où des réactions furieuses de nombreux lecteurs !

Son patriotisme est loin de tout nationalisme revanchard et on ne saurait y déceler le moindre chauvinisme triomphant. C'est méritoire dans le contexte de l'époque. On est loin des diatribes exaltées de l'Évêque de Londres qui exhorte, en 1915, à tuer les Allemands de peur que la civilisation entière ne soit elle-même assassinée. Et encore plus loin du docteur Brédillon qui, en 1915 toujours, évoque devant l'académie de Médecine les Allemands en les comparant le plus sérieusement du monde à des putois dont l'odeur nauséabonde provient de la... malignité. Giraudoux se moque même un peu de certaines formes de patriotisme. Il évoque sa compagnie, « une cinquantaine de braves gens, tous désireux de tuer un général et de prendre un drapeau ». Et d'ajouter : « Tout ce qu'on leur enseignait du patriotisme à l'école réapparaît chez eux sous cette forme enfantine. C'est touchant⁵... ».

Chacun songe à reprendre l'Alsace-Lorraine mais, à cette ferveur patriotique, *Lectures pour une ombre* donne aussi comme explication l'amour de la République et de la liberté. Cette guerre va procurer à Jean

4 Dans *Amica America (AmAm)*, Paris, Grasset, 1938, il écrit, p. 201 : « Aujourd'hui Debussy est mort. Les Allemands ont heurté de leur pioche pour la troisième fois, dans les tranchées, je ne sais quelle racine de la France. [...] Nous déclarions nous battre pour Rodin, pour Degas, pour Debussy. [...] Tous trois sont tués ».

5 *CJG* 31, *op. cit.*, p. 60.

Giraudoux de nouvelles sources d'inspiration littéraire ; il ne reprend d'ailleurs pas et *a fortiori* ne finit pas l'œuvre qu'il avait en chantier, son roman, *Simon le pathétique*, pour lequel il avait signé chez Grasset un an plus tôt, et qui avait donc commencé de paraître en feuilleton le 4 juillet : ce feuilleton cesse après le 1^{er} août 1914.

Deux cent cinquante normaliens vont mourir, quatre cent cinquante écrivains, un million cinq cent mille Français. Freud, patriote autrichien dont les fils sont au front, déplorera que les Européens se comportent en barbares brutaux. De son côté, Romain Rolland se dira accablé, évoquera une humanité devenue démente, la faillite de la civilisation.

Giraudoux, lui, ne manifesterà jamais de tels sentiments et on ne s'étonne pas de son enthousiasme à l'idée d'aller reconquérir l'Alsace. D'autres ne réagissent pas de la même façon. Après un bref passage au fort de Rosny, Paul Morand, par exemple, alors attaché à l'ambassade de France à Londres, regagne tout simplement son poste. Gaston Gallimard, lui, se fait hardiment porter décédé. Puis il perd volontairement vingt-six kilos pour se faire réformer. Suspecté par la Ligue nationale contre les embusqués, il finit par s'abriter derrière l'anxiété militaire. Bernard Grasset, quant à lui, est examiné par son oncle, célèbre neurologue, qui diagnostique une « obusite ».

Lorsque l'ordre de mobilisation générale est lancé le 1^{er} août 1914, le sergent Jean Giraudoux⁶ qui est rentré à Paris la veille, regagne la caserne de Roanne.

Le Reich déclare la guerre à la France le 3 août 1914 ; Giraudoux est rattaché au 298^e régiment d'infanterie, régiment de réservistes où sa connaissance de la langue allemande lui vaut d'être placé en surnombre comme secrétaire-interprète auprès du colonel. Il sera chargé notamment de faire les courses alimentaires mais il perdra son poste un jour car ce normalien, qui a rédigé un mémoire sur une œuvre poétique peu connue de Karl-August von Platen, ne

6 Rappelons qu'afin de profiter de la loi de 1892 qui met en congé après un an de service, Giraudoux avait résilié son sursis et s'était engagé en novembre 1902 comme volontaire pour trois ans au 98^e régiment d'infanterie. Il avait accompli ses classes à Clermont-Ferrand. Au camp de la Valbonne, il marcha, tira, manœuvra, côtoya des supérieurs bornés, s'ennuya passablement, se distrayant par des visites à Royat et surtout se réfugiant dans la lecture d'Abel Hermant, de Charles-Louis Philippe et de Paul Claudel. Il sera nommé caporal le 19 septembre 1903 juste à la veille de sa mise en congé et obtiendra le grade de sergent six mois plus tard, en 1904. Giraudoux fait donc son entrée rue d'Ulm avec la promotion... 1903.

trouvera pas chez le boucher alsacien la traduction des mots... « culotte » et « filet ». Débarqué à Vesoul, le régiment auquel appartient Giraudoux doit se présenter à Champagny, sur la trouée de Belfort, entre Vosges au nord et Jura au sud, entre Doubs et Rhin. Après de longues marches, de Soppe-le-Haut à Soppe-le-Bas, de Spechbach-le-Haut à Spechbach-le-Bas (à 7 km d'Altkirch et 16 km de Mulhouse) – à un moment, il évoque un village alsacien dont il observe avec humour que pour une fois il n'est ni haut ni bas – il arrive le 19 août à Enschingen⁷.

À peine le temps de s'assoupir que l'ordre parvient d'aller dormir à Bernwiller. Il s'agit de partir se battre à Flaxlanden, près de Mulhouse. Le 19 août, lors de cette bataille de Flaxlanden, – peu facile à prononcer, note Giraudoux –, trois cents soldats allemands et plus de six cents hommes du 97^e régiment d'infanterie de Chambéry meurent, ainsi que le général Plessier. L'État-major français souhaite affronter l'aile gauche des forces adverses et entrer par le sud dans la plaine d'Alsace, prendre Colmar et Sélestat, détruire les ponts du Rhin. Ensuite, les unités appartenant au 1^{er} groupe de divisions d'infanterie de réserve et les divisions de réserve des Alpes garderaient la Haute-Alsace et investiraient Strasbourg.

Le front d'attaque d'Altkirch à Thann couvrait une étendue de vingt-quatre kilomètres. Les colonnes françaises de gauche et du centre progressent relativement bien. À gauche, la 41^e division descend la vallée de la Thur dans les journées des 6 et 7 août 1914. Le 7 août, dès quatre heures de l'après-midi les Français entrent dans Thann, au pied des Vosges. Ils sont à quarante-trois kilomètres de Colmar et à vingt kilomètres seulement de Mulhouse : les Alsaciens font un triomphe aux libérateurs. La prise d'Altkirch coûte aux Français une centaine de tués et blessés, mais la 14^e division y entre le soir même, triomphalement. Nos troupes se déplacent vers le nord et se rendent maîtres de Mulhouse grâce à un repli stratégique des Allemands. À cette nouvelle, à Paris et partout en France, c'est l'euphorie ! La prise de Mulhouse, vaste centre

7 Dans *Lectures pour une ombre (LO)*, Paris, Grasset, Les Cahiers Rouges, 2005, p. 28, Giraudoux raconte qu'un capitaine alerte les soldats qu'ils sont sous le feu de l'artillerie lourde, part, revient au galop pour rectifier : il s'agit de l'artillerie légère ! « Est-ce qu'il va reparaître ainsi pour chaque calibre, pour les mousquetons, pour les revolvers ? », se demande Giraudoux.

industriel d'Alsace qui compte cent mille habitants, annonce, à n'en pas douter, la victoire⁸.

La population ménage aux soldats français un accueil triomphal au cri guttural de « Vive la France », cri que Giraudoux et ses compagnons reprennent avec enthousiasme et de façon tout aussi... gutturale pour ne pas avoir l'air de le traduire de l'alsacien.

Quant aux civils, ils souffrirent des prises d'otages effectuées par les deux camps belligérants et se divisèrent entre « immigrés » allemands favorables au Kaiser et « autochtones » francophiles.

UN PATRIOTE POÈTE

En Alsace, Giraudoux doit tenir seul le « journal des marches et opérations » du 298^e régiment d'infanterie pendant treize jours et il collabore ensuite avec d'autres agents de liaison. D'autre part, il tient un carnet personnel où il consigne choses vues et entendues. Tout cela constitue la matière, en 1915-1916, de trois textes, *Le Retour d'Alsace*, *Périple* et *Les Cinq Soirs et les cinq réveils de la Marne*, qui se trouvent repris dans *Lectures pour une ombre*.

Giraudoux bouleverse l'ordre chronologique, privilégie l'anecdotique, cultive le registre de la poésie et de la tragédie, joue, en quelque sorte, pour reprendre Sylviane Coyault, les mots contre... les morts⁹. Giraudoux évoque cependant fréquemment l'horreur et on pense au poète Blaise Cendrars qui relate avoir décollé au couteau la tête d'un Allemand. Giraudoux, poète lui aussi, parle de jambes brisées, de poumons traversés, de foies troués. Il évoque, par exemple, le soldat Ségaux qui a cloué un officier allemand sur la porte d'un moulin. L'historien Jean-Jacques

8 L'arrivée de réserves allemandes de Strasbourg va changer la donne : le matin du 9 août, les Allemands énergiquement commandés par un général qui y laisse sa vie conduisent une vigoureuse contre-attaque à Cernay. La division que Joffre envoie en secours arrive trop tard pour sauver Mulhouse. En l'absence de réserves et faute d'une stratégie efficace de résistance, le général Bonneau opère un retrait lent. Les soldats français se voient donc obligés d'évacuer Mulhouse, deux jours seulement après l'avoir prise. La division envoyée en renfort par Joffre arrivera trop tard.

9 Sylviane Coyault, « Les mots contre la guerre : *Lectures pour une ombre* et *Adorable Clio* de Jean Giraudoux », *Europe*, 1999, p. 42-52.

Becker, comparant deux versions de la Grande Guerre, celle de Roger Martin du Gard, fort documentée, et celle de Jules Romains, constate que cette dernière, beaucoup plus « littéraire » restitue justement beaucoup mieux la vérité : il convient de faire la même observation pour Giraudoux.

Si les récits du poète Giraudoux sont littéraires, ils se tiennent très loin en tous cas du registre épique. Comme s'il se trouvait au-dessus de la mêlée, Giraudoux, sans jamais évoquer son propre courage, sans céder aucunement à une guerrière virilité, semble ressentir en permanence que « tout ce temps terrible est un beau temps¹⁰... ». Nulle agressivité dans tout cela. On est loin de la barbarie des Allemands évoquée par Bergson ou de leur sauvagerie mise en avant par Herriot. Ce temps de la guerre est surtout terriblement absurde, en fait. Comment au fil des pages de Giraudoux ne pas être frappé par le caractère aléatoire des marches, des piétinements, ne pas être saisi par la dureté des réveils ? Les Français prennent trois fois Enschingen en quelques jours et reculent vers l'ouest sans que le colonel lui-même sache que l'armée d'Alsace bat en retraite ! Autre exemple : les soldats découvrent un jour les communiqués du Grand Quartier Général (ils les ignoraient) placardés devant la mairie d'un village !

Les soldats, surtout morts ou blessés, sont souvent présentés avec tendresse par Giraudoux, comme des enfants : « Lève-toi, petit. Une main me réveille doucement. [...] Le mot "petit" est le seul remède que les aumôniers aient trouvé à la guerre¹¹ ». Comment rester insensible à l'affection que montre Giraudoux lorsqu'il décrit ses compagnons ? Entre autres : Dollero, le poète, Sartaut, le Roannais de Paris qui fait circuler des photos de son épouse, Devaux qui espère au moins une lettre et ne reçoit qu'une carte de sa femme, épousée la veille de son départ à la guerre... Giraudoux dit garder « l'admiration et l'amour de ses amis, [...] Si je ne les suis pas, je ne me séparerai plus jamais d'eux, je vivrai avec mes tués¹²... ».

Après l'Alsace, retour vers l'ouest. Le régiment de Jean Giraudoux est expédié vers la Somme le 28 août. Le 29, un train les dépose à cent kilomètres au nord de la capitale en rase campagne. Il faut marcher

10 *Lilita, op. cit.*, p. 178.

11 *LO, op. cit.*, p. 145.

12 *Lilita, op. cit.*, p. 178.

soixante-quinze kilomètres jusqu'à la forêt de l'Isle-Adam, puis encore quarante kilomètres.

Le plan Schlieffen¹³ semble fonctionner parfaitement : les Allemands gagnent la bataille dite « des frontières », du 7 au 23 août 1914, et la capitale est sérieusement menacée par l'avance des armées allemandes ; le gouvernement se résigne à suivre l'idée de Joffre : abandonner la capitale pour se replier sur Bordeaux. Le cortège officiel (président de la République, gouvernement, corps diplomatique, bureaux des assemblées et services) prend place dans une dizaine de trains spéciaux, dont les départs, échelonnés de vingt minutes en vingt minutes, ont lieu dans la nuit du 2 au 3 septembre. À Dammartin-en-Goële, à une quarantaine de kilomètres de la capitale, le 6 septembre, Giraudoux dicte en hâte le célèbre ordre du jour du général Joffre qui prescrit de se faire tuer sur place plutôt que de céder du terrain. Et, de fait, au cours de cette tragique bataille de la Marne, le 298^e régiment d'infanterie va brillamment combattre. Le 6 septembre, à 18 heures, sous un déluge de feu, Giraudoux et ses compagnons attaquent à la baïonnette. Le bilan est lourd : mille hommes de troupe sont mis hors combat, ce qui représente la moitié du régiment. Les obus ont éclaté toutes les dix secondes, les sections ont progressé sous le feu continu de l'artillerie. Il y a eu des combats au corps à corps à la baïonnette ; un drapeau allemand est arraché et Giraudoux aura l'honneur de le rapporter. Les brancardiers n'arriveront pas à évacuer tous les blessés.

Jean Giraudoux songe sans doute à Fabrice « perdu » dans la bataille de Waterloo, lorsqu'il remarque : « Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui prétendent ne rien voir à la guerre. Nous voyons tout¹⁴ ». D'ailleurs, à la page précédente, il vient de décrire avec soin, ce qui est tout de même méritoire eu égard aux circonstances, trois obus allemands : le

13 Ce plan, qui sera finalement « contré » par le coup d'arrêt de la bataille de la Marne du 6 au 9 septembre 1914, devait certes son nom au Général Schlieffen, chef d'état-major de l'armée allemande de 1891 jusqu'en 1905, mais c'est le Général von Moltke qui l'adapta et le conduisit : il s'agissait de concentrer l'essentiel des troupes le long des frontières occidentales de l'Allemagne en négligeant le danger russe à l'est, ensuite d'attaquer à travers le Luxembourg et la Belgique pour contourner par le nord tous les Français concentrés, eux, le long de la frontière franco-allemande. Ensuite, l'aile droite avancerait vers le sud pour prendre Paris et encercler les troupes françaises. D'où la nécessité d'obtenir un droit de passage par la Belgique ou de violer la neutralité de ce royaume.

14 *LO, op. cit.*, p. 127.

premier tonitruant, le second qui éclate en globes de feu, le troisième très malodorant.

Le 9 septembre, en l'absence de hauts gradés, c'est un capitaine qui doit restructurer le régiment dont il supprime deux compagnies¹⁵. Le 10, la victoire de la Marne est patente et les adversaires fuient en désordre pour franchir l'Aisne. Les Français les poursuivent ; le 11, Giraudoux et ses camarades libèrent Villers-Cotterêts (située à quatre-vingt-un kilomètres au nord-est de Paris) et le lendemain, partis à l'aube, ils atteignent l'Aisne à minuit. Ils s'installent à Fontenoy (non dans la Belgique actuelle comme le célèbre théâtre de la victoire du maréchal de Saxe, mais à moins de dix kilomètres de Soissons). Un officier demande à Giraudoux de dormir près d'un zouave afin d'épier ses rêves à voix haute et de déterminer s'il ne s'agirait pas d'un espion. Comme son frère affecté au service des ambulances et aussi comme de nombreux écrivains, Giraudoux va se battre avec ardeur : il est, du reste, cité à l'ordre du régiment. Il écrit que le courage militaire doit demeurer « l'apanage d'une caste enfantine et bruyante » et ne doit pas se répandre, « comme l'a fait la Légion d'Honneur, son insigne, parmi les professeurs, les contrôleurs, les peintres¹⁶... ». Du 14 au 16 septembre, son régiment attaque au nord-est de Vingré, sur les plateaux de l'Aisne. Une attaque lente en raison des tirs adverses qui déciment en particulier la 20^e compagnie, celle de Giraudoux. Le 16, épuisé par la fatigue, le manque de nourriture, la pluie continue, le régiment, qui compte plus de deux-cent cinquante morts, blessés ou disparus, doit s'immobiliser.

C'est dans ce village de Vingré que Jean Giraudoux est blessé à l'aîne et à la jambe. Il rassure ses proches quant à la gravité de ces blessures. Il s'agit de « deux petits shrapnels¹⁷ dans la hanche, arrêtés

15 Un régiment comprend, à cette époque, trois ou quatre bataillons (deux pour les régiments de réservistes comme celui de Giraudoux). Un commandant (ou chef de bataillon) est à la tête du bataillon (mille hommes environ) lequel se divise en quatre compagnies commandées chacune par un capitaine. Une compagnie se subdivise en deux pelotons dirigés par un lieutenant et chaque peloton comprend deux sections confiées aux ordres d'un sous-lieutenant. La section se subdivise en deux demi-sections dirigées chacune par un sergent ; les demi-sections sont composées chacune de deux escouades. Un caporal dirige l'unité de base, l'escouade, qui comprend une quinzaine de soldats.

16 *LO, op. cit.*, p. 52.

17 Shrapnel peut désigner des petits fragments projetés par une explosion, quelle que soit leur origine. Sinon, le terme se rapporte à une invention faite en 1784 par le lieutenant

heureusement et détournés du foie [...] par une liasse de papiers et un portefeuille¹⁸ », écrit-il à son amie Lilita. C'est à Vingré¹⁹ que sera tué le soldat Drigeard. Le lendemain, le régiment de Giraudoux est pratiquement anéanti : neuf cents morts et prisonniers en un soir. Évacué vers l'hôpital de Fougères – la blessure n'était pas anodine – Giraudoux y fera la connaissance de Jean Guéhenno. Ce normalien né justement à Fougères, fils d'un modeste cordonnier breton, servait comme officier d'infanterie. Guéhenno se trouve dans sa ville natale en convalescence et procure à Giraudoux des livres de Stendhal. La blessure se referme mais Giraudoux souffre toujours d'entérite. Autorisé à sortir le 6 octobre, il rejoint sa nouvelle affectation à Bordeaux où le Tout-Paris politique et littéraire s'est réfugié et où Philippe Berthelot veut l'utiliser dans son Ministère.

Il va rester un mois à Bordeaux et y subira fin octobre une douloureuse opération car il restait dans sa blessure quelques dizaines d'éclats d'obus. Début novembre, il est à nouveau hospitalisé : on a remplacé

Shrapnel de la Royal Artillery. Il eut l'idée de charger le canon non pas avec un boulet mais avec un étui métallique empli de billes de fer ou de plomb. Lors du tir, l'étui se déchirait à l'intérieur du canon, produisant un effet semblable à un énorme fusil chargé de chevrotine. L'obus devient une boule en fonte creuse remplie d'un mélange de billes et de poudre complété par une fusée-détonateur rudimentaire. Cet obus s'ouvrait, soit devant soit au-dessus de la cible, et libérait son contenu de balles de fusil qui poursuivaient leur course avec la vitesse résiduelle de l'obus. Shrapnel nomma son engin « spherical case shot », mais on finit par l'appeler d'après son patronyme. L'artillerie britannique adopta l'invention en 1803. Wellington se servit du shrapnel contre les Français à Waterloo et le jugea très opérationnel. Très efficace contre des troupes à découvert, la mitraille est de peu d'effet contre des adversaires à l'abri de tranchées.

18 *Lilita, op. cit.*, p. 175.

19 Le nom de Vingré est lié à d'autres événements sinistres auxquels Giraudoux fera plus tard allusion : le 27 novembre 1914, les soldats du 298^e régiment d'infanterie sont surpris par une attaque allemande : plusieurs d'entre eux sont capturés par les Allemands. Une demi-section française se replie dans les boyaux puis, le bombardement terminé, revient dans la tranchée conquise par les Allemands et les en chasse. Cependant, une dizaine de soldats du 298^e régiment d'infanterie demeurent captifs. Les deux escouades qui ont momentanément abandonné leur tranchée sont accusées d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Lors de l'enquête sommaire, les soldats expliqueront avoir reculé sur ordre du sous-lieutenant et s'être repliés à l'arrière de la tranchée où l'attaque allemande s'était déroulée. Or, le sous-lieutenant soutiendra, lui, ne pas avoir donné cet ordre de repli et « enfoncera » les vingt-quatre soldats. Le 3 décembre, le Conseil de Guerre spécial du 298^e régiment d'infanterie tire au sort six d'entre eux qui sont fusillés pour l'exemple le lendemain. Dans « Tombeau d'Émile Clermont » (*Littérature*, Grasset, 1941, p. 132), Giraudoux écrira : « Seul le peloton qu'on avait obligé à tirer avait fermé les yeux ».

son pansement par de la gaze et du caoutchouc liquide et il écrit à Paul Morand qu'il est réparé comme un pneu. Il quitte Bordeaux le 25 novembre et rêve d'instruire ceux qui vont monter au front.

À Paul Morand qui songe à s'engager, il écrit :

Tu verras [...] des choses si effrayantes et si fantastiques qu'on sacrifierait volontiers son bras droit pour les avoir vues. Tant pis aussi pour la vie ! Tout serait si simple si nous n'avions pas de parents²⁰ !

Mécontent de ne pas avoir été promu sous-lieutenant, Giraudoux regagne le 20 décembre 1914 la caserne de Roanne où il doit devenir sergent-instructeur chargé de préparer la jeune classe à l'épreuve du feu. Il s'en réjouit :

Je serai vraiment heureux de revoir des soldats, de faire l'exercice, de recevoir la pluie. Je tâcherai de coucher à la caserne, de manger à l'ordinaire. Un sergent consciencieux ne peut être un ami ingrat²¹.

Il se sent à nouveau utile. En février 1915, devant convoier les novices près de Soissons, il retrouve le chaos.

Après la bataille de la Marne, la « course à la mer » et la stabilisation du front qui s'enfonce à terre dans les tranchées, la capitale n'est plus directement menacée : président de la République, ministres et élus veulent donc se rapprocher du front et revenir à Paris. C'est oublier sur le moment que l'administration est tout juste installée à Bordeaux : on vient de déménager, on commence à s'organiser et de nombreux chefs de services n'ont guère envie de repartir. En outre, Joffre ne souhaite pas vraiment que le pouvoir politique le contrôle de trop près et déconseille donc au gouvernement de revenir. Le retour se fera le 8 décembre, mais il faut se souvenir que le Ministère de la Guerre restera à Bordeaux jusqu'au début de 1915. La propagande allemande présentera ce transfert à Bordeaux comme le signe de l'écroulement prochain de la France. Sur les cartes postales allemandes, Poincaré est présenté systématiquement comme un personnage ridicule, cherchant à fuir par tous les moyens possibles avec son état-major et ses ministres.

20 Paul Morand, *Monplaisir... en littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1982, p. 224.

21 *CJG* 31, *op. cit.*, p. 94.

En novembre 1914, le Sultan a déclaré la guerre sainte à l'Empire russe qui a demandé à ses alliés d'intervenir. Churchill, Lord de l'Amirauté, veut passer en force les Détroits et prendre Constantinople par la mer selon un plan qui combine forces navales et forces terrestres : il escompte la décomposition de ce vaste empire ottoman, « l'homme malade de l'Europe » dont le territoire comprend à l'époque la péninsule Arabique, le golfe Persique. Churchill pense que la Bulgarie pourrait rester neutre et que la Roumanie, la Grèce, d'autres états balkaniques entreraient en guerre aux côtés des Alliés. Hélas, en un jour, la flotte franco-anglaise perd sept cuirassés sur dix et, contrairement aux vues initiales du grand état-major qui avait d'abord renoncé aux forces terrestres, il faut bien à présent les mettre en œuvre.

Jean Giraudoux souhaite rallier ce front oriental. Satisfaction va lui être donnée : début mars 1915, il est transféré à Riom qu'il quitte pour Marseille et un 176^e régiment encore... virtuel qui doit opérer dans les Détroits. L'embarquement pour les Dardanelles intervient le 15 mai. Le régiment embarque à Marseille sur le Savoie, le transatlantique qui avait jadis conduit Giraudoux à New-York. Il parvient à Sedd-ul-Bahr, sur la rive européenne de l'Empire ottoman, sous un déluge de balles et de redoutables obus : les Allemands ont équipé les fortifications turques avec de l'artillerie de marine ! Au milieu de l'horreur, il pense aux héros de Stendhal, Constant, Fromentin : « Guerre ! Je vis en guerre pour Julien, pour Adolphe, pour Dominique²² ! ».

Nommé (enfin !) par le général Gouraud au grade de sous-lieutenant le 1^{er} juin, et placé à la tête d'une section, Giraudoux convie ses amis à un dîner à la turque avant une baignade dans la baie de Morto. Le front oriental va se révéler tragique : la nuit du 19 juin, le 176^e régiment monte en première ligne et à l'aube, sous le feu des Turcs, donne l'assaut. Le soir du 21, la première ligne turque a été enlevée à la baïonnette. Les Français ont gagné deux cents mètres ; cette avancée a fait dans leur camp deux mille victimes ; du côté turc il y a eu plus de six mille morts.

Giraudoux, qui a reçu une balle de shrapnel dans l'épaule gauche (il sera cité à l'ordre de l'armée le 1^{er} août), est le seul officier de son bataillon à avoir survécu. Blessé, il n'a pas voulu quitter la ligne de feu, refusant de laisser seul son commandant. Il faudra vraiment un ordre de ce dernier pour que, blessé une seconde fois, il consente à se

22 *Carnet des Dardanelles*, Paris, Le Bélier, 1969, p. 79.

rendre au poste de secours. Évacué sur le Duguay-Trouin, il débarque à Toulon le 30 juin, toujours porteur de la balle de shrapnel. Il sera opéré et soigné dans une maison de repos pour officiers près d'Hyères. « Ici bel hôpital, belle vue, mais quelle pauvre compagnie que celle des officiers en général²³ » écrit-il à Suzanne. Edmond Jaloux qui lui rend alors visite, le trouve très affaibli. Il écrit à Vaudoier :

Il est vraiment réduit à rien ; sur son visage, il n'y a plus de chair ; il ne ressemble plus à Mérimée, mais tondu, rasé, émacié, à quelque jeune jésuite brûlant de l'appétit du martyr. Jamais, par contre, on n'a vu sur lui plus belle expression morale ; une sorte de sérénité douloureuse, de tristesse immense, de pitié profonde flotte dans ses yeux, sur son sourire [...] J'ai passé quarante-huit heures avec lui. Le premier jour, il m'a fait une peine réelle, tant il était las, déprimé, comme revenu de tout. Mais le lendemain, c'était de nouveau notre Giraudoux, et il m'a dit des choses d'une simplicité sublime sur sa vie de guerrier²⁴.

Giraudoux reçoit tardivement la croix de chevalier de la Légion d'Honneur au cours d'une cérémonie très simple à Hyères le 31 août. L'auteur d'*Adorable Clio* a su, à maintes reprises, se moquer de ceux – nombreux ! – qui adoraient plastronner avec leurs décorations. À une occasion, pour snober un adjudant, il arbore... une nuée de médailles soustraites d'un placard du quai d'Orsay et, une autre fois, il change de décoration tous les jours !

INSTRUCTEUR

Le 7 septembre 1915, Giraudoux quitte le sud et bénéficie de deux mois de convalescence. Logé dans la capitale à partir du 9 octobre dans la chambre de Paul Morand, lequel se trouve à Londres, il est choyé par Madame Morand. Il va, grâce à Paul Morand, être affecté au ministère de la Guerre pour y dépouiller les journaux allemands. Début décembre, il est transféré au Quai d'Orsay et placé en position de congé sans solde dans le service de propagande à l'étranger situé

23 *CJG* 31, *op. cit.*, p. 194.

24 *CJG* 23, 1995, p. 20.

rue François 1^{er}. Il consigne ses souvenirs de guerre et, entre début mars et fin avril, le journal *L'Opinion* publie en neuf feuilletons son ouvrage : *En Alsace*. Quelques semaines plus tard paraît en plaquette : *Retour d'Alsace* chez l'éditeur Émile-Paul. Giraudoux livre à *L'Opinion* un deuxième ouvrage : *Vers la Nonette, vers la Marne*, un récit-témoignage comme on n'en trouve guère à l'époque. L'écrivain revendique le droit de consigner des faits, de simples faits, et d'une façon relativement lapidaire.

En août 1916, Philippe Berthelot le fait nommer dans la mission anglo-française envoyée pour évaluer l'entrée en guerre du Portugal et y former les futurs combattants. À Lisbonne, il va de dîners en réceptions, d'inspections militaires en revues. Il reste cependant très fatigué, et suit un régime sévère mais se sent en exil, loin de la France et de Suzanne : enfin, la mission rentre à Paris le 23 novembre. Giraudoux revoit deux fois Philippe Berthelot qui lui demande s'il veut un poste à l'étranger, mais il décline l'offre, préférant obtenir un poste non diplomatique afin de conserver son uniforme jusqu'à la paix.

Giraudoux va être intégré à une mission qui part pour les États-Unis : il s'agit de convaincre les Américains d'entrer dans la mêlée. L'« assistant professor of military science and tactics » va discourir mais aussi apprendre à des élèves-soldats américains les fondements de la discipline militaire : si, en Allemagne, les soldats obéissent comme des esclaves à leurs officiers, en France, l'autorité se conquiert : les officiers doivent pouvoir faire eux-mêmes ce qu'ils demandent, et être en pleine santé. Giraudoux explique comment creuser des tranchées dans des terrains de Boston et de Cambridge prêtés par les municipalités. Il fait même une communication sur le lancer de grenade assimilé à celui de... la boule de neige. Il regagne la France en août 1917.

Le 3 novembre 1918 c'est l'armistice avec l'Autriche et le 11 novembre avec l'Allemagne. La guerre est finie. La France a perdu plus d'un million d'hommes, les Empires Centraux, plus de trois, pour ne citer qu'eux. Jean Giraudoux retourne dans la France en paix comme Ulysse revient à Ithaque. Il va désormais cesser de dresser des chroniques, de relater directement son vécu pour épouser résolument la fiction même si ses futurs héros, qui s'appellent Suzanne, Siegfried, Juliette, ont un lien avec la Grande Guerre dont la responsabilité, remarque leur

créateur, n'est jamais imputée aux marchands de canons²⁵. D'ailleurs, si on relit le superbe passage relatif à Madame Viénard dans *Choix des élus*, les « Fritz » ne sont pas considérés comme responsables de la mort de « son » Georges, mais est mis en cause « ce mélange de dieux, d'hommes, de métaux, de courants qui rassemblent les jeunes hommes dans les champs de bataille²⁶... » : c'est la folie des hommes que Giraudoux met en accusation.

La tentation est forte d'appliquer aux écrits de guerre de Jean Giraudoux ce qu'André Job dit magnifiquement des « Dubardeau » (les « Berthelot » dans le roman *Bella*) : « sensibilité, capacité à être en prise directe avec les éléments » et surtout « exceptionnelle créativité²⁷ ».

Jean-Marie LE GUEVELLOU
Membre de l'Académie Jean
Giraudoux

25 *Combat avec l'ange*, Grasset, 1934, p. 111.

26 *ORC II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. 666.

27 André Job, *Giraudoux Narcisse* Toulouse, 1998, p. 223.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDOIN-ROUSSEAU, Stéphane, BECKER, Annette, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », n° 357, 2008.
- AUDOIN-ROUSSEAU, Stéphane, BECKER, Annette, *14-18 Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
- BODY, Jacques, *Jean Giraudoux*, Paris, Gallimard, 2004.
- Cahiers Jean Giraudoux*, n° 44, « Textes de guerre », Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 27 à 107.
- COYAULT, Sylviane, « La guerre n'a pas de lieu dans l'écriture : *Lectures pour une ombre* et *Adorable Clio* de Jean Giraudoux », *Écrire la Guerre*, coll. « Littérature », PUBP, Clermont-Ferrand, 1998.
- COYAULT, Sylviane, « Les mots contre la guerre : *Lectures pour une ombre* et *Adorable Clio* », *Europe*, n° 841, mai 1999, p. 42-52.
- COYAULT, Sylviane, « À propos des Récits de guerre giralduciens » *Jean Giraudoux, des Provinciales au Pacifique*, Cahiers du CRLMC, PUBP, Clermont-Ferrand, 1994, p. 83-100.
- GIRAUDOUX, Jean, *Lettres à Suzanne*, t. 1, 1913-1915, Paris, Grasset, n° 31 et n° 32 des *Cahiers Jean Giraudoux*, Paris, Grasset, 2003 et 2004.
- GIRAUDOUX, Jean, *Lettres à Lilita*, Paris, Gallimard, 1989.
- JOB, André, *Giraudoux Narcisse, genèse d'une écriture romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998.
- GIRAUDOUX, Jean, *Combat avec l'ange*, Paris, Grasset, 1934.
- GIRAUDOUX, Jean, *Choix des élus*, Paris, Grasset, 1939.
- LÉPRON, Myriam, « Mémoire de la guerre dans les romans de Jean Giraudoux » *Giraudoux, européen de l'entre-deux-guerres, Cahier Jean Giraudoux* n° 36, 2008, PUBP, Clermont-Ferrand, p. 171-183.
- TEISSIER, Guy, BERNE, Mauricette, *Les vies multiples de Jean Giraudoux*, Paris, Grasset 2010.